

La fabrique à rêves et à cauchemars de Silvio Berlusconi

L'Italie par ses villas — 3 |5 — Non loin de Milan, la villa San Martino a été transformée par le magnat des médias en poste de commande de ses télévisions. Elle fut aussi son QG politique, sa salle de sport et l'autre de ses frasques

Allan Kaval et Aureliano Tonet

Arcore (Italie) - envoyés spéciaux - Une voiture érafle l'allée de la villa San Martino, puis disparaît derrière le portail automatique. « La Dottoressa Marta est arrivée », souffle un garde dans l'embrasement d'une grille. Une plaque indique : « Députée Marta Antonia Fascina. Secrétariat politique. » Née en 1990, la jeune élue représente depuis 2018, à la Chambre des députés, le parti de son défunt conjoint, Silvio Berlusconi, de 54 ans son aîné. Marta Fascina, ancienne attachée de presse au sein du club de football de l'homme d'affaires, le Milan AC, n'a jamais obtenu de l'épouser. A sa mort, en 2023, elle a toutefois conservé l'accès à la villa San Martino, à Arcore, une petite ville dans les environs de la capitale lombarde. Cette demeure, qui lui sert à la fois de résidence et de secrétariat politique, doit lui sembler bien vide : pendant un demi-siècle, elle fut le cœur battant d'une geste affairiste et politique dont l'Italie ne s'est pas remise. A la grille, les neuf derniers chiens de Silvio Berlusconi se mettent à hurler. Il paraît qu'ils souffrent encore de l'absence de leur maître.

Le 12 juin, pour l'anniversaire de son décès, des admirateurs avaient garé devant la villa un camion publicitaire couvert d'une photographie du milliardaire unissant, en 2002, les mains de George W. Bush et de Vladimir Poutine. Un message l'accompagnait : « *Tu es parti trop tôt... Le monde avait besoin de TOI...* » Aux abords du domaine, d'autres témoignages subsistent : un cœur en peluche, des fleurs en plastique ou le portrait d'un homme agrippant un Silvio Berlusconi au visage de cire, le tout avec la légende « *Merci président pour ce que tu as fait pour nous tous !* » et la signature de Giulio Galbusera, son boucher de confiance.

Maquillé, bronzé, cheveux teints jusqu'au bout, Silvio Berlusconi avait voulu faire advenir un présent éternel. Rien pourtant, même à la villa San Martino, ne reste tout à fait en suspens. Selon des indiscretions, Marta Fascina va devoir payer un loyer. Les enfants du milliardaire, emmenés par l'aînée adorée, Marina Berlusconi, 58 ans, s'emploient à remettre de l'ordre dans l'héritage. Présidente de Fininvest, la société de son père, elle n'a pas donné suite à nos demandes d'accès à ce qui fut, autant que sa maison familiale, la matrice d'une révolution culturelle et politique. Nous l'observons donc de l'extérieur, avec sa façade jaune plantée comme un écran figé.

A l'orée d'Arcore, la demeure occupe l'emplacement d'un monastère bénédictin, transformé en villa par des familles aristocratiques. Quand Silvio Berlusconi l'acquiert, en 1974, il est déjà un bâtisseur d'univers parallèles. Au début de la décennie, il a fondé une cité idéale, Milano 2, où il fait bon être riche, loin du centre historique, toujours en proie aux violences

post-1968. « *C'était le rêve : élever les enfants sans danger, dans un environnement vert, ultramoderne et confortable* », résume l'architecte Rosalba Negri, qui a accompagné le Cavaliere – le chevalier – dans la plupart de ses aventures.

Des lendemains lumineux

Mais Berlusconi voulait son utopie personnelle. Quand il a su que le domaine d'Arcore, ses 145 pièces et ses 200 000 mètres carrés de parc, cherchait un acquéreur, il est allé l'étudier depuis un hélicoptère. Comme nous l'a raconté un associé, il disait passer, en vol, dans la « *quatrième dimension* ». Prenant de la hauteur, le promoteur lisait l'avenir, le mouvement d'expansion de la ville, sa valorisation future. Les conditions de la transaction seront moins éthérées ; nous y reviendrons.

Une fois qu'il en sera propriétaire, la villa San Martino aura son héliport, sa piscine, sa salle de sport. La patine aristocratique est vite grattée. Tout doit être impeccable, automatisé. La pelouse doit rester à hauteur constante. Hors de question de laisser au vent le soin de balayer les feuilles. La demeure est le cœur d'un empire tourné vers des lendemains lumineux, elle accueille des réunions de travail quotidiennes, mais aussi des réceptions où le monde du spectacle se mêle à la classe politique.

Parti de la pierre, le magnat entend travailler la matière du rêve. La loi bannit les chaînes privées au niveau national ? Qu'importe, il la contourne en créant ou en acquérant, à partir de 1978, une galaxie de chaînes locales, sur lesquelles il diffuse les mêmes programmes. Le tout est orchestré depuis Arcore, avec un cercle restreint de collaborateurs. « *J'arrivais pour dîner, puis on regardait la télé, dans toutes les langues, jusqu'à 3 heures du matin pour composer nos grilles*, se souvient le programmeur Carlo Freccero, qui a fréquenté les lieux de 1980 à 1984. *La série Dallas nous a fait décoller. En un sens, San Martino est une cousine de la villa du héros, J. R.* »

Vittorio Giovanelli rejoint le clan à la même époque, après vingt-cinq ans à la RAI, le géant de l'audiovisuel public. « *Berlusconi voulait du foot, des femmes, des comiques*, témoigne-t-il. *Pour moi, le changement était traumatisant.* » Alors que la RAI avait l'éducation populaire pour ambition, les chaînes berlusconiennes ont un horizon unique : divertir pour mieux vendre. La RAI bannissait de publicité les fabricants de nourriture pour animaux, jugés indignes du service public ; les grilles de l'oligarchie, elles, s'ouvrent à tous les annonceurs assoiffés de croissance.

Depuis Arcore, Silvio Berlusconi et ses hommes font miroiter une prospérité hédoniste, ébranlant les « deux Eglises » qui dominent, en noir et blanc, la société italienne depuis la chute du fascisme : la Démocratie chrétienne (DC) et le Parti communiste italien (PCI). Le tragique de l'histoire est évacué dans un imaginaire à la fois régressif et sexualisé. Emblématique, le jeu « Colpo Grosso » consiste en une succession de strip-teases féminins, encouragés par l'animateur Umberto Smaila, smoking replet et moustache luisante. « *Silvio Berlusconi est devenu l'oncle permissif des Italiens, par opposition aux pères moralisateurs de la DC et du PCI, celui qui vous fait un clin d'œil, joue avec les tabous sans effrayer* », éclaire l'écrivain Marco Belpoliti.

Devant la forêt d'écrans de son poste de commande, le maître d'Arcore invente un avenir où le corps est l'ultime utopie. Utopie... L'étymologie du mot évoque aussi bien un « non-lieu » qu'un « lieu idéal ». En 1990, les éditions Silvio Berlusconi lancent « La bibliothèque de

l'utopie », sur une idée de l'ami de jeunesse et âme damnée du milliardaire, Marcello Dell'Utri. A la mort du Cavaliere, en 2023, ce bibliophile distingué a reçu 30 millions d'euros. « *C'était le dernier des utopistes* », avance-t-il, à propos de celui qu'il a rencontré étudiant, par l'intermédiaire d'un vicaire de l'Opus Dei, institution catholique conservatrice. En 2014, Dell'Utri a été condamné à sept ans de prison pour « concours externe en activité mafieuse » ; après avoir été arrêté au Liban, il en a purgé quatre. A Milan, à la Biblioteca di Via Senato, une institution que le Palermitain de 83 ans dirige encore, il nous tend un livre : *L'Eloge de la folie* (1511), d'Erasme, préfacé par Silvio Berlusconi. « *L'innovateur est d'autant plus original, écrit ce dernier, que son inspiration jaillit des profondeurs de l'irrationnel.* »

Le double homicide

Son épopée n'a pourtant rien d'instinctif. Elle est le fruit d'un froid calcul, dont Marcello Dell'Utri a été l'ordonnateur. En 1992, un scandale de corruption balaye le système des partis. Une nouvelle page de l'histoire est à écrire. « *Nous avons compris que, aux élections de 1994, la gauche pourrait l'emporter, ce qui aurait été fatal, entre autres, à l'entreprise*, indique Dell'Utri. *Alors, j'ai accompagné l'entrée en politique de Silvio pour sauver Fininvest, et l'Italie. Il s'agissait de démanteler la mentalité communiste en promouvant la libération de l'individu et une société pacifiée, sans conflit entre employeurs et employés. Toute la préparation a été gérée en trois mois, depuis Arcore.* » Elle est facilitée par la vision du monde promue, depuis des années, par les télévisions du groupe. « *Berlusconi a passé un marché avec les Italiens*, analyse Marco Belpoliti. *En échange de l'abandon de toute conscience de classe, il leur a offert le désir.* » Le désir d'être comme lui, propriétaire souriant et insouciant d'une villa avec piscine.

Cette violence, que le berlusconisme feint d'escamoter, a pourtant marqué l'histoire de la demeure d'Arcore. En 1970, le précédent propriétaire, le marquis Camillo Casati Stampa, se suicide après avoir assassiné sa femme, Anna Fallarino, et l'amant de celle-ci. Le double homicide fait d'autant plus scandale que des photos dénudées de la défunte filtrent dans la presse. L'héritière, Annamaria Casati Stampa, est placée sous la tutelle d'un avocat, Cesare Previti, qui l'incite à brader ce bien familial, en 1974, à un autre de ses clients, Silvio Berlusconi.

L'intégralité du prix de vente, 500 millions de liras – l'équivalent de 700 000 euros, une somme ridicule –, ne sera pas versée avant 1980, contraignant l'orpheline à payer les impôts dans l'intervalle. Sans oublier que l'entrepreneur s'approprie aussi la collection d'art, la bibliothèque et les terrains attenants, absents du contrat. « *Dans la plupart des pièces, il a laissé intact les fresques, les tableaux et le mobilier des Casati Stampa, d'un bois sombre et pesant*, raconte l'Américain Alan Friedman, auteur de *My Way* (Michel Lafon, 2015), la seule biographie autorisée du Cavaliere. *Lors de ma première nuit à Arcore, il m'a dit, après m'avoir accompagné jusqu'à ma chambre : "Attention, la maison est hantée par le fantôme de la marquise."* L'humour contribuait à son pouvoir de séduction. »

Pour superviser son installation à Arcore, Silvio Berlusconi fait appel à son homme de confiance, Marcello Dell'Utri. Au poste de régisseur, le bibliophile fait embaucher un certain Vittorio Mangano, Palermitain comme lui. Il s'avère que c'est un repris de justice, en cheville avec Cosa Nostra, la mafia sicilienne. Si les raisons de sa présence à Arcore, de 1973 à 1975, n'ont jamais été établies, le consensus des enquêtes judiciaires et journalistiques veut que Vittorio Mangano y ait assuré une protection au moment où les clans multipliaient les

kidnappings en dehors de l'île. Du reste, un ami de Vittorio Mangano a été impliqué dans la tentative d'enlèvement d'un homme d'affaires napolitain alors qu'il rentrait d'un dîner à la villa San Martino. Avant d'être assassiné en 1992, le célèbre juge antimafia Paolo Borsellino avait désigné le régisseur comme « *un des ponts de l'organisation mafieuse en Italie du nord* ». Jusqu'au cœur du domaine d'Arcore, donc.

« *C'est la chose la plus simple du monde* », répond aujourd'hui Dell'Utri, cigare aux lèvres, quand on lui parle de cette relation avec Mangano. Il prétend avoir déniché, à la demande de Silvio Berlusconi, un profil propre à faire déguerpier les agriculteurs installés sur les terrains d'Arcore, tout en niant, comme il le fait depuis toujours, avoir eu connaissance de ses liens avec le crime organisé. Un argument troublant, lorsque l'on sait que c'est parmi les régisseurs des grandes propriétés foncières siciliennes que la mafia a vu le jour, au XIXe siècle... Au moins 37 repentis ont désigné Marcello Dell'Utri comme le principal contact de Cosa Nostra au sein de l'empire Berlusconi. « *Ils étaient manipulés par des juges communistes* », se défend-il.

C'est au moment précis où la police italienne s'intéresse à ces liens que le magnat de l'audiovisuel se lance en politique. En 1993, lors du traditionnel repas de Noël, à Arcore, il prend la plupart de ses collaborateurs de court en leur annonçant sa décision. Un mois plus tard, la vidéo de son « *entrée sur le terrain* », comme il qualifie ce basculement, est diffusée sur les écrans. Mais le bureau qui sert de décor à ce monologue de neuf minutes, pur concentré de politique spectacle, n'en est pas un : il a été reconstitué à la hâte dans la villa qu'occupe, non loin d'Arcore, à Macherio, sa deuxième épouse, l'ancienne actrice Veronica Lario, mère de trois de ses enfants. Dans l'esprit des téléspectateurs, cependant, le « *nouveau miracle italien* » qui leur est vendu ne peut avoir d'autre sanctuaire qu'Arcore. « *L'entrée en politique de Berlusconi est, littéralement, une illusion* », estime Ludovica Rampoldi, coscénariste de la série 1992-1993-1994 (disponible sur Arte) qui retrace ces années charnières.

De ces illusions, nombre d'Italiens se berceront durant près de deux décennies. Après un premier mandat de huit mois, en 1994, deux autres suivent (2001-2006 et 2008-2011). Autant d'années qui voient les propriétés de Berlusconi, regroupées au sein de la société Idra Immobiliare (« *hydre Immobilière* »), elle-même englobée dans la holding Dolcedrago (« *doux dragon* »), faire figure d'annexes officieuses des palais romains.

Parmi toutes ces demeures dispersées entre la Lombardie, la Suisse, la Sardaigne et les Bermudes, la villa San Martino cristallise les fantasmes. « *Arcore est devenue la capitale occulte du pays* », synthétise le journaliste Federico Berni, qui couvre la commune de 18 000 habitants pour le *Corriere della Sera*. « *Autour du bureau où se décidaient à quelle heure passeraient Dallas ou Dynastie se sont négociés les postes ministériels* », ajoute Giorgio Gori. Aujourd'hui député européen, il a cessé de fréquenter la villa à partir de 1994, comme nombre d'autres cadres du groupe. « *J'étais opposé à l'idée que nos chaînes se mettent au service de sa propagande politique.* »

Une montée en intensité

Pour le personnel de la villa, en revanche, l'entrée en politique marque une montée en intensité. Le chef Michele Prestini élabore bientôt un menu aux couleurs du drapeau national : « *Mozzarella, tomate et basilic en entrée ; viande rouge, flan au chou et épinards en plat principal ; glace fraise, fior di latte et pistache en dessert* », détaille avec gourmandise le

cuisinier de 62 ans, qui a officié sur place de 1987 à 2024 – il travaille encore pour le Milan AC, club que le Cavaliere a détenu de 1986 à 2017. A sa table passent toutes les têtes de l'hydre berlusconienne : acteurs (Robert De Niro, Sylvester Stallone, Jean-Paul Belmondo...), sportifs (Mike Tyson, Jean-Pierre Papin...), entrepreneurs (Giovanni Agnelli...), chefs d'Etat (Helmut Kohl, François Mitterrand, Vladimir Poutine...). La viande est préparée par le boucher local, le fameux Giulio. *« C'était un visionnaire, s'enthousiasme ce retraité de 78 ans. Il rêvait d'installer, ici, à Arcore, des studios de télévision, le quartier de Milano 4... Mais la gauche l'en a empêché. »*

C'est l'un des paradoxes d'Arcore : la commune, au lourd passé industriel, a longtemps voté à gauche. Les jours qui ont suivi la mort de Silvio Berlusconi, le 12 juin 2023, en témoignent. Aux milliers de proches, d'admirateurs et de supporters venus se recueillir devant la villa répondent quelques manifestations de joie. *« Un bar associatif a même organisé une fête en centre-ville », précise le maire adjoint de droite, Lorenzo Belotti. Les forces de l'ordre sont intervenues. Soit on l'adorait, soit on le haïssait. »*

La mort, Berlusconi aura tout fait pour en repousser l'échéance. *« Ne pas dormir, ne pas mourir »,* écrivait le poète nationaliste Gabriele D'Annunzio. Comme lui, le Cavaliere se défiait du sommeil, assimilé à la faucheuse. Comme lui, il s'est construit un monument destiné à lui survivre. En 1993, un mausolée en marbre de Carrare est érigé au beau milieu du jardin de la villa. D'une capacité de 32 tombes, prévues pour Berlusconi et ses proches, il est couvert de symboles déroutants : un téléphone portable, sculpté sur une paroi, côtoie une rose à cinq pétales, décorant le « sarcophage » du « pharaon ».

Aujourd'hui écrivain, Bernardo Notarangelo se souvient d'une réunion à Arcore, au tournant des années 1990, du temps où il travaillait pour les télévisions du groupe – Canale 5 en Italie, La Cinq en France, Tele 5 en Allemagne, Telecinco en Espagne... *« Berlusconi nous a dit qu'il était obsédé par le chiffre cinq, parce que, en sanskrit, il renvoyait aux doigts de la main et à des préceptes sacrés. Il fallait y voir la main du bâtisseur, la manne divine. »* Ce n'était pas sa seule lubie, tant s'en faut. Peu après son entretien d'embauche, un ami glisse à Bernardo Notarangelo : *« Si tu veux revenir à Arcore, rase-toi la barbe. Berlusconi a horreur de ça. »*

L'obsession du maître des lieux pour la chair fraîche, glabre et musclée n'a jamais été un secret. Aux footballeurs milanais, il déconseille les tatouages. A ses collaborateurs, il donne rendez-vous sur la piste d'athlétisme de la villa. *« On parlait boulot, en survêtement, rembobine Roberto Giovalli, un autre cadre des chaînes de télé maison. En courant, il lui arrivait de digresser sur des personnages féminins. »* Car beaucoup de femmes séjournent ici : jeunes, toujours ; mineures, parfois. Ce fut le cas, en 2010, de la danseuse et prostituée marocaine Karima El Mahroug, alias Ruby Rubacuori. Son récit devant les juges des soirées dites « bunga bunga », dans les sous-sols de la demeure, signera la fin des aventures politiques du Cavaliere – quand bien même il sera acquitté lors des trois procès déclenchés par l'affaire.

Symbole de son ascension, Arcore devient le théâtre de sa chute. Quelques mois avant le scandale, en 2009, Veronica Lario annonce leur rupture dans une lettre ouverte fracassante. Elle y compare son ex-époux à un « dragon » se repaissant de « vierges ». *« La mort de sa mère, en 1989, a créé chez Berlusconi une sorte de court-circuit, estime le journaliste politique du Corriere, Pino Corrias. Après, il s'est complètement laissé aller. »*

De cette addiction sexuelle, les visiteurs d'Arcore ont tous, à des degrés divers, été témoins. L'un d'eux se souvient que Berlusconi faisait sortir les rares collaboratrices de la salle de réunion, le temps d'une blague grivoise. Un autre se rappelle avoir dû dire aux proches du milliardaire, lorsqu'il disparaissait avec une femme, qu'il était parti se promener dans le jardin. A d'autres encore, l'hôte montrait, en les sortant délicatement d'un tiroir, des photos dénudées de la marquise Casati Stampa, l'ancienne occupante des lieux.

Jessica Vianini a veillé, elle aussi, sur des images. Des tableaux. Pas ceux des grands maîtres comme Titien, Rembrandt ou Canaletto, que Berlusconi s'est approprié en même temps que la villa. La jeune femme a supervisé l'acquisition de près de 25 000 toiles, datant principalement du XIXe siècle, entre 2019 et 2021. Des croûtes, convient-elle avec le sourire : « *Il était accro aux programmes de télé-achat. Il est tombé sur celui qu'animait mon frère sur une télé locale. Il lui a acheté une dizaine de tableaux, puis il l'a embauché.* » Le jeune homme, débordé, appelle Jessica à sa rescousse. Un hangar, à Arcore, est loué pour abriter la collection. « *Il me faisait penser à ces vieux qui hantent les casinos. C'était une manière, je crois, de conjurer sa terreur de la mort.* » Des dizaines de millions d'euros sont dilapidés, si bien que l'entourage d'un Berlusconi vieillissant finit par éloigner, brutalement, les deux jeunes curateurs de la villa.

Tendance à l'accumulation

Alan Friedman a été témoin de cette tendance compulsive à l'accumulation. Comme des milliers d'invités avant lui, le biographe américain s'est fait conduire de pièce en pièce par le propriétaire, ravi de l'effet que produisaient ses improbables collections : la salle des trophées du Milan AC, les statuettes offertes par le dirigeant libyen Mouammar Kadhafi, le téléviseur de 1936 donné par la reine Elizabeth II, le lit que fit porter Vladimir Poutine... « *Sa prédilection allait aux bibelots que lui envoyaient ses fans, notamment à la vingtaine de tableaux qui le représentaient en Superman.* » Etait-ce parce qu'ils lui rappelaient Martin de Tours (316-397), auquel la villa doit son nom ? Dans la loggia, une statue montre le saint vêtu de sa célèbre cape, que Dieu lui fit apparaître en échange de celle qu'il avait offerte à un mendiant. A son crépuscule, Silvio Berlusconi, comme rattrapé par la religiosité des lieux, s'amusait à comparer son destin à celui de saint Martin.

Plutôt que dans le mausolée, ses cendres reposent dans la petite chapelle de la villa, à côté de ses parents et de sa sœur. Lorsque, en 2014, condamné à un an de travaux d'intérêt général pour fraude fiscale, il a purgé sa peine dans un hospice, puis durant ses séjours à l'hôpital San Raffaele de Milan, il a pu compter sur le soutien de ses plus fervents disciples. Lors de son agonie, l'un d'eux, Marco Macri, attire les caméras plantées devant la villa. A 33 ans, cet homme originaire des Pouilles nous raconte avoir interrompu sa formation de moine franciscain à la suite des conseils de son mentor, qui l'avait pris en sympathie lors d'un meeting : « *Silvio m'a fait comprendre que j'étais fait pour les plaisirs charnels* », avance-t-il en montrant ses tatouages – la signature de Berlusconi sur un bras, le visage de Jésus sur l'autre. Agent administratif dans une école publique, rallié à Forza Nuova – un mouvement d'extrême droite – à rebours de son milieu marqué à gauche, il se dit « *profondément libéral* » et « *indifférent* » à la notion de justice sociale. L'icône Silvio Berlusconi est morte, mais Marco Macri incarne à lui seul le succès du dessein formulé par Marcello Dell'Utri, celui d'une société où la fascination conduit à agir contre soi-même.

Téléphones customisés à sa gloire, cierges brûlés à son nom, chansons ad hoc... Celle qui se fait appeler « Marie-Noëlle La Pasionaria » s'est, elle aussi, vouée au culte de l'idole. « A son

anniversaire, en entendant nos chants sur le parvis, à l'aube, Silvio nous invitait dans la villa à boire le café. C'est plus qu'un saint pour moi », confie avec émotion cette membre d'une communauté franciscaine, habituée à partager son temps entre Milan et le Vatican. Sur son portable, elle appelle Giuseppe Brumana, le factotum historique de la villa. L'homme, cité comme témoin dans l'affaire des soirées « bunga bunga », nous répond dans un mélange de politesse et de méfiance. *« Le Dottore nous manque, oui... Mais on sent sa présence, depuis la chapelle . Excusez-moi, je dois vous laisser. »*

Bien qu'à un rythme moins soutenu, les réunions de travail ont repris depuis un an, à la villa. A chacune de ces retrouvailles, les proches du défunt laissent sa chaise vide, avec sa veste en évidence. En sortant, les chiens viennent les saluer gaiement. Peu avant sa mort, Silvio Berlusconi avait choisi, pour le plus jeune d'entre eux, un nom évocateur : Drago.